

CATEGORIE LYCEES

1^{er} Prix

Julien PEINADO

Lycée Jean Monnet, Saint-Etienne

Tout ce qui m'appartient

J'ai passé des années à attendre, des années à espérer pouvoir te dire un jour : « *Tu vois, la troisième fenêtre au dernier étage, avec le balcon, c'est chez nous* ».

En 2015, je suis paumée, perdue, je vis au grand air ; au pied de la façade de l'église Saint-Antoine. J'ai récupéré en bas d'un immeuble un matelas tâché d'un liquide que je n'ai pas cherché à identifier, et je l'ai déposé là, entre un platane et la seule des statues de saints qui m'avait l'air bienveillante.

J'ai honte. Honte de moi. Honte de ma vie et de mes actes désespérés pour survivre dignement. En octobre, j'ai tellement froid que chaque nuit je me sens mourir. Trop orgueilleuse pour faire la manche, j'attends dix-sept heures devant le plus gros collège privé de la ville, je chope un gosse, il est seul, je suis faible. Le soir, j'ai une tente et un duvet, et lui une bonne excuse pour avoir un nouveau téléphone.

La nuit, je marche le plus longtemps possible pour rester éveillée, j'essaye de me coucher quand le jour se lève, ça me donne une impression de sécurité. Je mets plusieurs pulls les uns sur les autres pour me donner des épaules plus carrées, pour me sentir plus forte. Peu m'importe la température, je préfère mourir de chaud plutôt que d'apparaître comme je suis : une meuf perdue, sans thune, maigre... J'ai honte de me faire passer pour un homme, mais c'est la seule solution. Chaque nuit je vois des groupes de dix hommes agresser des filles seules. J'aperçois la culotte de vieilles humiliées dont on a volé la voiture. J'assiste à tellement de violence sans rien pouvoir faire... À part mettre ma casquette et continuer de marcher en baissant les yeux. Après tout, je ne vaudrais pas mieux qu'eux, je ne suis qu'une silhouette de plus dans la vie des autres. Ils se battent en groupe, j'erre seule. Seule par peur de rencontrer l'autre, seule par peur qu'il m'agresse, seule par peur de me dévoiler et qu'il me fasse du mal. Je « vis » sans attaches, mais je reste liée à ma tente en face du platane ; le seul petit bout de moi que tout le monde peut voir. Les gens passent devant, sans me regarder. On m'ignore. Ou alors on me jette un regard accusateur, comme si c'était eux qui portaient le poids de ma précarité.

Je l'évite le plus possible, mais je passe plusieurs heures par mois à tendre mon gobelet sans café au bout de mes mains gelées, à attendre que l'on me donne de quoi tenir quelques jours de plus. N'aie pas pitié de moi. Je n'en ai pas besoin. J'ai déjà ma dose. Je vois trop de mères qui, revenant de l'école, détournent le regard en passant devant mon église, accélèrent le pas pour éviter à leurs gosses de me voir. Tout en sachant très bien que leurs manteaux grisâtres (sûrement offerts par un mari qui veut se faire pardonner) valent plus que tout ce que j'ai... J'ai tout vu, des bourgeois qui se réconfortent de mon malheur, des camés qui veulent me voler, des passants qui m'évitent. J'ai subi des regards acides et eu des pensées amères.

En janvier, il fait trop froid. Je marche pour me réchauffer, et j'essaye de rester éveillée le plus tard possible. Non pas pour me rassurer, mais parce que j'ai peur de m'endormir et de ne jamais me réveiller. Qu'on me retrouve le lendemain gelée et qu'on m'enterre avec des

inconnus, des malheureux qui, comme moi, n'ont même pas eu la thune pour mourir dignement. Bref, je n'ai pas mangé depuis plusieurs jours et je ne suis pas d'humeur à faire la manche. Au matin d'une nuit particulièrement agitée, je rentre à l'église après une promenade glacée. Au bord du malaise, je meurs d'impatience de retrouver mon demi-sommeil habituel. Arrivée en face de la statue de saint Antoine, j'assiste, de loin, aux actes effrayants de bourreaux aux costumes fluorescents ; des éboueurs armés jusqu'aux dents de pinces et de sacs poubelles réduisent en miettes ma toile de tente et les quelques affaires que j'ai. Ils emportent mon sac cabas floqué du logo Lidl et les quelques vêtements qu'il contient, mon sac de couchage et le peu de chaleur qu'il m'offre...

Je devrais crier « Arrêtez ! C'est à moi ! »

NON.

Ça voudrait dire parler à l'autre, me faire identifier comme la « propriétaire » de ce tas d'ordure.

Alors je continue de marcher, comme s'ils n'étaient pas en train de réduire à néant tout ce qui m'appartient.

Regarde où ma putain de fierté m'a menée...

La nuit suivante, je finis par me réfugier dans un foyer. Je suis au chaud, je peux manger, mais je suis enfermée à ma place : celle d'une clocharde, d'une mendicante comme toutes les autres. On me pousse à essayer de me reconstruire, à trouver un taf... Mais moi ? Distribuer le putain de journal des sans-abris ? Bosser dans un bar ? Servir des verres avec une paire de vans troués et des fringues en lambeaux ? Empiler des cartons... avec un patron qui voit « Clocharde » écrit sur ton front chaque fois qu'il te regarde ? Non merci. Je préfère continuer dans ma spirale infernale ; mais j'y trouve du positif. Une fois accepté le fait que je vis en refuge, je recommence à parler. Je fais quelques rencontres. Néanmoins, je reste la plupart du temps dans ma chambre. Enfermée en sécurité dans cette petite pièce vide, presque dénuée de meubles et où tout est attaché de peur qu'on ne le vole. Je reste allongée, à regarder les mêmes émissions débiles que tout le monde mate, les mêmes séries mal doublées devant lesquelles toutes ces familles bourgeoises dinent pour éviter de s'adresser la parole.

Enfin bref, au bout de quelques semaines je me fais mon premier ami. Il lui a fallu du temps pour passer outre ma carapace. Nathan. Il est grand, brun, drôle, et son sourire gris est constamment coupé en deux par la clope qu'il a au bec. Un soir, je frappe à sa porte pour que l'on aille prendre le repas ensemble. Il ne répond pas. Je frappe encore une fois et, impatiente, je la force. Son crâne est posé sur la tête de lit, ses jambes sont étendues de travers et un de ses pieds touche le sol. Il est là et se repose, pâle, la main repliée comme des serres autour de la lame qu'il a utilisée pour se tailler les veines.

Le même soir, je quitte le foyer. Je fuis. J'enchaîne les squats pendant quelques semaines, mais voir des gamines de quatorze ans en fugue entourées d'héroïnomanes m'use très vite. Le suicide de Nathan m'a cependant remuée. Assez pour me donner la force de vouloir me sortir de la situation dans laquelle je me suis enlisée. Cette fois-ci, je ne fuis pas par peur de faire face, je me suis sauvée pour aller directement me confronter au prochain obstacle avant qu'il ne m'explode dans la gueule. Je marche des kilomètres. La nuit est tombée. En passant dans la rue Saint-Jean je vois que la porte de service d'un immeuble n'est pas fermée. Je m'y glisse et finis par m'endormir entre deux cagettes de pommes de terre.

L'odeur du café me réveille.

– Tu... Tu veux du café ?

Il est gêné, moi aussi.

– Je suis désolé d’t’avoir réveillée. On va installer le magasin là !

On se regarde pendant de longues secondes. Il verse dans mon gobelet un café que nous partageons.

– J’ai besoin d’un coup de main pour porter les cagettes.

Il laisse un silence s’installer.

– Après si tu veux po’...

Son accent me fait sourire. Il attend quelques secondes et me tend une cagette.

Aziz avait ce magasin depuis des années. Il a très vite compris par où j’étais passée, sans que j’aie eu besoin de lui dire quoi que ce soit. Il me laissait les invendus, et le soir je fermais le magasin pour dormir dans la remise. Il le savait, du moins je crois, mais il ne m’a jamais rien dit. C’est lui aussi qui m’a aidée à trouver un studio. Grâce au Smic qui me paraissait une fortune, j’ai pu avoir mon chez-moi. Un studio au dernier étage, qui surplombe la vielle et d’où, assise sur mon petit balcon, je peux observer le clocher de l’église Saint-Antoine. J’ai aussi rencontré son fils Raphaël, il venait aider à la boutique le week-end. Nous nous sommes immédiatement plu, nous avons très vite emménagé ensemble, et tu n’as pas tardé à arriver...

J’espère que tout ça t’a aidé à mieux comprendre qui est ta maman.

Je t’aime mon Nathan.

Nadia